

Alain Breton : « Je ne rendrai pas le feu »

L'excellence du verbe poétique

Alain Breton est né en 1956 dans la capitale. Après des études à la Faculté des Beaux-Arts de Paris, il se forme à toutes les dimensions de l'édition de poésie et collabore un long temps à la revue *Poésie 1*. Il a publié une quinzaine de recueils de poèmes, quelques anthologies (dont *Les Nouveaux Poètes maudits*, préfacée par André Pieyre de Mandiargues, et *Drôles de rires* — un livre-disque anthologique de l'humour contemporain, en collaboration avec Sébastien Colmagro). Il fait partie, en compagnie de Christophe Dauphin et de Paul Farellier, du comité de rédaction de la revue *Les Hommes sans Épaules*.

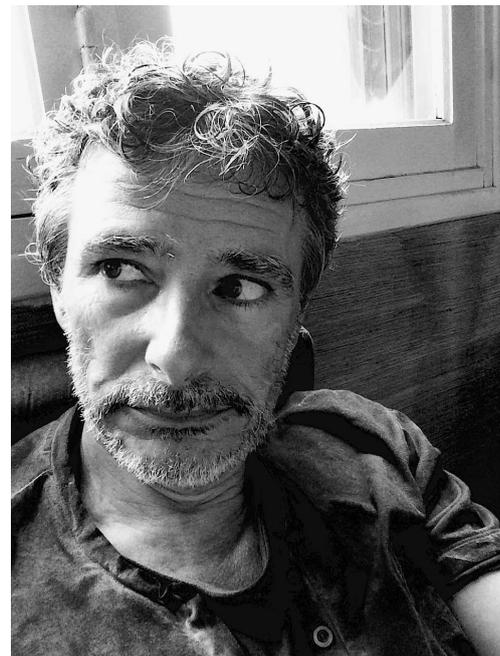
De recueil en recueil, l'auteur a caressé la maison onirique, évoqué l'univers des pirates, dit l'amour et l'humour tout en fêtant le règne naturel contre l'emprise des villes, en se donnant pour but d'*édifier son visage* dans l'œuvre en marche afin de concilier « la poésie et la vérité ». Ici, l'écriture prête allégeance au lyrisme dans la recherche d'une pacification. Le constat de ce qui est perçu des sensations, liesse et amertume, fait aussi parler l'enfance, chanter la Beauté et pleurer les plaies universelles. Mais, pour Alain Breton, si la poésie est essentiellement un « événement d'être et de langage », elle doit avoir pour but de nous faire entrer dans le jardin des métamorphoses. Voici donc, deux ans après *Je serai l'assassin des asphodèles*, le dernier recueil d'un auteur qui retrouve un peu le ton, l'effervescence de *Ça y est, le monde*, dans un va-et-vient nerveux mais nourri de fantaisie, entre le poème d'amour et de colère, les mythes et les légendes, l'érotisme et la mort— avec des tentatives d'autoportrait.

Dans les pages de ce livre, écrit par Alain Breton et publié le 29 février aux éditions Les Hommes sans Épaules, il est si fréquent d'entendre le silence, de voir l'invisible et de caresser la présence fictive. Ce domaine d'opposition poétique de couleurs et de contrastes n'est pas chose simple. En ce qui concerne l'auteur de *Je ne rendrai pas le feu*, Alain Breton, bien au contraire, ça l'est. Ce poète-là est un magicien tranquille. C'est le « portrait des frayeurs » qui a « chassé l'horloge avec un gros calibre » et « jeté quelques vieux sorts dans le chaudron astral », afin de poursuivre « le corbillard qui ne veut plus rendre le mort » !

Dès le départ, dès les premiers mots, dès le premier pas dans l'inconnu — prêt à s'élancer dans un vol plané majestueux — Breton Alain impressionne, secoue, inspire à suivre ses traces en surfant, à son image, sur le vide condensé de l'élévation.

Ce Monsieur fait en sorte que le calme ne soit en aucun cas oppressant mais plutôt rempli d'un bruit magistralement musical, tel celui que produit le jeu des brises rafraîchissantes avec les carillons du jardin, révélant la beauté du son à très haut niveau.

Les dissonances imagées de ce magnifique recueil de poésie sont d'une beauté chatoyante, rare, inégalée. Comme le dit la chanson, il fait toujours beau au-dessus des nuages. Il en va de même pour le regard qui plane au-dessus des vers étalés dans chaque page de cet ouvrage. Il fait bon vivre là où la douceur devient sonore, où une simple pensée prend l'ampleur d'une montagne printanière, où la marche à pied pousse le lecteur à s'élever à travers les merveilles infinies de l'imagination, comme s'il était assis sur un tapis volant.



« Car il s'agit de tout dire
Tout est le rêve
tout est le visible » A.B.

Comme il est plaisant de voir le poème fabriquer, de manière salubre, un concert de mots, de phrases, de données lexicales admirablement écrites. Les mots de Breton ne sont pas muets mais vivants, pulsant, capturant l'art de la créativité dans leurs lignes.

Ses idées sont une attraction verbale en mouvement, une invitation à écouter le monde avec les oreilles de l'âme consentante.

Breton façonne chaque terme lexical selon un vocabulaire poétique qui lui est propre, conférant à chaque expression une allure séduisante, parée de sentiments esthétiques singuliers : « *Les vers des poètes m'étaient cette lumière qu'un chien mord toujours* ».

Oui, ce « mage à l'ancienne » surprend délicieusement à chaque lecture, chaque tour d'illusionniste effectué par ses soins dévoile une surprise de taille, chaque image reflète une réussite éblouissante, un succès incontestable."

Celui qui a « fui la civilisation sans la pitié, confessé la mort avec honte, et offert à l'ange mille preuves fausses », ne ménage pas la beauté du Verbe ni la valeur de sa parole poétique.

Il en est ainsi, car il a probablement « eu la faveur des oiseaux et subi leur dénigrement en raison de la longue traîne des jonques », et parce qu'il a pensé à Dieu, prié pour que celui-ci demande à ses anges de balayer leurs plumes ».

Les poèmes d'Alain Breton se dressent tels des témoins vivants, affirmant avec éloquence que la poésie est plus qu'essentielle pour les êtres, pour l'esprit qui aspire à s'élever et à se libérer des contraintes terrestres pour s'élever au-dessus des nuages, là où il fait toujours beau.

Je ne rendrai pas le feu
Alain Breton
Éditions Les Hommes sans Épaules
Poésie – 170 pages
Site internet : leshommesanssepaules.com

Extraits choisis

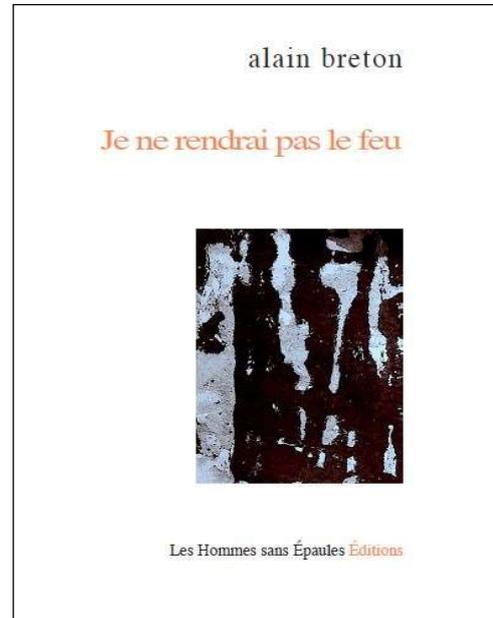
Juste derrière la trace
Elodia Turki

C'est bien moi pourtant ce portrait des frayeurs
moi qui ai chassé l'horloge avec un gros calibre
jeté quelques vieux sorts dans le chaudron astral
et poursuivi le corbillard
qui ne veut plus rendre le mort
moi qui remontai la pluie jusqu'à l'Énéide
jusqu'à la première seconde du colibri
en musique certes ayant mal appris le glissando
du fait d'un litige avec la roussette
C'est bien moi par Dionysos enivrant les abysses
avec si peu de vin
une pinte de bière
une larme de nébuleuse
C'est bien moi
le gladiateur du Carnuntum
avec pour seul bien d'avoir reçu en partage
l'horreur aimable des familles
moi qui fus l'élève des sciences perdues
plus que de l'art qui n'est pas bonté mais entaille
C'est bien moi si je t'aime attelé à tes yeux

**
*

*Un seul instant que l'on oublie
et qui ne meurt jamais*
et qui s'enchanté lui seul sans nul besoin de nous
au chant de sa mémoire
Philippe Delaveau

J'aimai adolescent les lentes musiques
aux fumées tristes
affligeant les prodiges
j'étais alors en pourparlers avec les dieux
mais déjà je portai sur moi le talisman défait
des invincibles
Ainsi dites-vous je ne prisais pas la cavale
des îles bêtes
Déjà les vers des poètes m'étaient cette lumière
qu'un chien mord toujours
J'ai fui la civilisation sans la prendre en pitié
confessé la mort au chiffre de la honte
donné à l'ange mille fois la fausse preuve
Ainsi allaient le soleil de Karel Appel
les grommellements de Charles Mingus



Faire cracher les labyrinthes
Yves Martin

Bien sûr j'ai assez travaillé
fait la plonge dans tant de ciels
tant tisonné d'alcools
Longtemps j'ai vécu aux Asturies
avec l'arbre preneur de notes
sur le chant des nuages
J'ai été l'habitant du pétun
fait vie comique ou aventure
Débordant de cristaux
je fus mage à l'ancienne
J'ai aimé le désespoir des odes inutiles
et les climats si chauds que la pluie s'y
suicide
Durant la bataille de Ko Chang
j'ai eu la faveur des oiseaux
et leur dénigrement
à cause de la longue traîne des jonques
J'ai pensé à Dieu beaucoup
prié pour qu'il dise à ses anges
de balayer leurs plumes
et par la métaphysique
pensé au début à la fin
et un peu au milieu
de chaque bouteille
car c'était là bien sûr
la seule précieuse
la délicate incertitude